

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL,
Rue des Cáraras n. 43.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les an-
nées, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être
adressés FRANCO.

L'ABONNEMENT
3 francs par mois

ALMANACH FRANÇAIS.

Samdi 16.—Combat de Golowinn (Russie) par le généra
Compans (1812).

MONTEVIDEO.

Nous reproduisons l'article suivant qui nous a été redemandé pour cause de quelques erreurs typographiques dans le n. 180.

L'impression produite en France par les nouvelles reçues de la Plata, ne s'est pas arrêtée au cercle de nos familles et de nos amis un cri général d'indignation s'est élevé contre le ministère qui sacrifie honteusement les intérêts du pays, contre les agents consulaires qui poussent l'oubli de leurs devoirs jusqu'à pactiser avec nos ennemis, contre l'amiral qui, placé à la tête d'une force imposante, a consenti au blocus qui devait amener la famine. Un tollé unanime s'est fait entendre et si le ministère dont rougit la France est encore debout c'est que la cession de la chambre touchant à sa fin, le temps a manqué pour lui faire payer le honteux abandon dans lequel il nous laisse.

M. Guizot et ses collègues sont sans doute bien coupables, mais les agents qu'ils salarient le sont mille fois plus encore. L'impertinent dédain avec lequel M. le comte de Lurde ne remplit pas les devoirs de son emploi, l'esprit vindicatif qui pousse M. Pichon en dehors des obligations de sa place, la dévolante froideur du vice amiral qui commande ici depuis trop long-temps, sont les véritables causes qui ont amené les résultats dont nous serons les victimes, si nous ne trouvons en nous même l'énergie nécessaire pour surmonter notre situation. Un ministre comme M. Guizot est toujours enchané lorsqu'il trouve un prétexte

pour ne pas servir son pays, aussi s'en repoussent-il entièrement sur MM. de Lurde, Pichon et Massieu, du soin de ne rien faire pour nous, car il faudrait agir, il faudrait punir un tyran, il faudrait se mettre en opposition avec un pouvoir despotique établi; comment veut-on que M. Guizot, ministre constitutionnel, ose déplaire à Rosas, monarque absolu? Il faut avant tout être conséquent.

Mais il est un motif bien plus puissant encore, M. Guizot, ce n'est pas une hyperbole, n'est ministre qu'à la condition de servir les projets de l'Angleterre; or, l'Angleterre comprend que l'influence française gagne chaque jour du terrain dans ce pays, et M. Mandeville, ministre britannique, n'épargne pas les moyens pour s'opposer à des progrès qu'il ne peut voir que d'un oeil d'envie. M. de Lurde n'est pas l'homme de la France, il est l'homme de M. Guizot, il voudrait en vain le nier, sa conduite, depuis qu'il est à Buenos-Ayres, parle trop haut pour qu'il puisse la démentir. M. de Lurde, fidèle aux instructions de son patron, agent servile de l'Angleterre, s'est jusqu'à présent traîné à la remorque du ministère anglais. Qui oserait dire le contraire? Ce sont des faits que nous avançons, sans craindre que personne nous démente; deux populations sont là qui attesteront la vérité de notre assertion.

S'il en était autrement, si M. de Lurde comprenait sa position, il ne resterait pas indifférent aux plaintes reiterées de ses compatriotes, il ne souffrirait pas que toutes ses réclamations restassent sans réponse, il n'aurait pas gardé un humiliant silence, lorsqu'il avait ici des forces considérables à sa disposition, après le mépris fait par Rosas de la trop fameuse note du 16 décembre, note écrite sous l'influence de M. Mandeville, et toute dans l'intérêt

du tyran de Buenos-Ayres, auquel elle donnait un relief qu'il n'a pu obtenir qu'aux dépens des nations au nom desquelles cette note fut adressée.

L'alliance des ministres de France et d'Angleterre avec Rosas cause le plus grand tort à la République Orientale et aux nombreux étrangers qui s'y sont établis, mais la conduite de ces deux fonctionnaires, indignes de leurs emplois, sera plus que censurée lorsque les pays qui les payent et qu'ils ne servent pas, seront bien informés. La lutte peut durer encore, mais le résultat n'en saurait être douteux et les ministres prévaricateurs recueilleront toute la honte de leurs actes.

M. de Lurde, dont le fol orgueil, égale seul la nullité, s'imagine qu'il suffit d'un titre pour remplir un emploi. Nous espérons que notre pays sera d'un avis contraire. Déjà l'opinion publique s'éclaire en France; les hommes dont s'honore le plus la tribune nationale ont pris à coeur notre situation et réunissent leurs efforts pour renverser l'édifice honteusement élevé par des hommes dévoués à l'étranger. Encore quelques mois et le ministère Guizot, si fatal au pays, aura terminé son existence, avec lui tomberont ses satellites, et, grâce à Dieu, nous serons délivrés de M. le comte de Lurde.

Là, ne s'arrêtera pas toutefois, la justice du pays, et M. Pichon, cet inqualifiable consul, aura, nous l'espérons, le sort de M. de Lurde. M. Guizot peut fermer les yeux sur les sommes énormes dépensées par M. Pichon pour organiser ici la guerre civile. Mais les chambres se feront rendre un compte des dilapidations du consul et marqueront du sceau de la réprobation ce honteux trafic. Que M. Pichon jouisse donc de son succès éphémère, car son

FEUILLETON.

VASILIKI DE LUSIGNAN,
ou
LA DERNIERE MELUSINE.

SEPTIEME SCENE.

Triple apparition.

(Suite et fin.)

Une femme vêtue de blanc, jeune, belle de péleur et de souffrance, dont le corps fatigué se mouvait avec un abandon plein de grâce, montait l'escalier découvert qui se contournait en spirale au flanc de la tour. Ses bras nus s'appuyaient à chaque marche, le vent soulevait ses cheveux, collait ses vêtements sur ses formes effrénées. Parvenue au sommet du donjon, elle se tint debout; elle promena lentement ses regards sur l'horizon

teint d'azur et de pourpre, sur la fournaise ardente qui se consumait à ses pieds, laissa retomber sa tête sur sa poitrine et parut s'abîmer dans sa lugubre contemplation.

La rampe qu'elle venait de parcourir se détacha; ses pierres se séparèrent les unes des autres comme un éventail qu'on déploie et bondirent en tournoyant sur le roc. La scène ne parut pas s'ébranler. Avait-elle résolu de mourir? conjurait-elle, par des formules cabalistiques la chute du donjon? ou bien, quand il s'ébranlerait, inclinerait-elle sous la brise son corps de sylphide, et s'enfuirait-elle vers un monde inconnu?... L'armée demeurait frappée de stupeur; elle se préparait aux émotions d'une scène déchirante, ou bien au spectacle non moins saisissant de quelque événement miraculeux.

Vasiliki disait adieu aux nuées du ciel, à l'horizon ceint de lointains bleuâtres, à ces immenses tentures jetées par la main du Créateur sur les campagnes comme un rideau d'or, d'argent ou de sinople, qui s'arrondissait

sur la croupe des montagnes, s'inclinaient au fond des vallées au regard si harmonieuses, hélas! et qu'elle ne devait plus revoir. Du fond de son cœur elle adressait à son fiancé un dernier souvenir d'amour, à Dieu une fervente prière; elle lui demandait de rendre son Osman reconnaissant et fidèle; elle se recommandait à sa justice, à sa miséricorde; elle appelait ses parents défunts, la seule des jeunes victimes immolées avant elle, pour la recevoir dans un monde meilleur, unir leurs larmes aux siennes, leur malheur à son malheur, partager ses regrets et les adoucir. Parmi cette foule superstitieuse qui festonnait les cimes environnantes, un seul homme, accroupi comme Satan au pochant d'un roc, savait cette existence désolée qui s'en allait mourir.

Mais quel est cet autre spectre voilé d'un suaire, pâle, décharné, qui s'avance de crêneau en crêneau, bravant le fro, trébuchant sur des ruines? A ce nouvel incident l'effroi court sur la multitude comme un bruit de feuilles

existence politique dans ces contrées touche aussi à son terme. La tentative qu'il fit aujourd'hui pour nous contraindre à mettre bas les armes, que lui et l'amiral nous ont mis dans la nécessité de prendre, ne sera pas l'acte que notre pays censurera le moins sévèrement. Incapable de nous donner des garanties, à une époque bien moins critique que le moment actuel, il ose aujourd'hui nous enjoindre de nous offrir volontairement à la vengeance de Rosas et d'Oribe. C'est horrible, et M. Pichon ne réussira pas. C'est lui qui nous a jetés au devant du péril pour satisfaire une passion politique et c'est nous qu'il donne aujourd'hui encore pour victimes à son chef de parti. Non, M. Pichon, nous ne déposerons pas les armes parce que vous ne pouvez ni ne voulez rien faire pour nous, nous ne déposerons pas les armes, parce qu'il nous faut une protection que notre attitude seule nous donne, nous ne déposerons pas les armes, parce que nous avons juré de ne les remettre que lorsque nous serons délivrés de nos ennemis, et que ceux-ci, pour la honte de l'humanité, pour votre propre honte, ne sont pas encore exterminés.

Que nos compatriotes soient tranquilles, M. Pichon ne peut, quoiqu'il le veuille, nous priver de notre nationalité. Demain nous leur démontrerons clairement. Quand à M. Pichon, il le sait trop bien, pour que nous puissions lui rien apprendre à ce sujet.

Nous sommes heureux de donner à nos compatriotes l'assurance la plus positive qu'une personne respectable de cette ville a reçu de M. Hamilton, ministre de S. M. B. à la résidence de Rio de Janeiro, une lettre par laquelle S. E. lui dit qu'il a eu avec S. A. R. le prince de Joinville, plusieurs conversations relatives à notre armement, que S. A. R. lui a témoigné le vif intérêt qu'elle prendait notre position et que le prince a manifesté à plusieurs reprises l'intention de plaider chaudement notre cause aussitôt son arrivée en France.

Déjà ces assurances furent données dans le temps, par de dignes officiers de notre marine alors à Rio, à un de nos compatriotes. Ayons donc confiance dans la protection de S. A. R., c'est plus qu'une modification aux menaces de M. Pichon.

L'apparition du misérable chef de la flotille de l'infâme Rosas devant notre port est une preuve de plus de la bonne

qui se froissent; Hercule étend sa main en visière sur son œil de lynx; et lui, le spectre, venait au pied de la tour où la fée attendait la mort, s'agenouillait et tendait vers elle ses mains suppliantes avec une ineffable expression de regret et d'amour. Elle l'aperçut; elle voulut écarter de ses yeux cette vision désespérante; mais bientôt l'indomptable désir de vivre secoua de ses épaules furibondes cette frêle enveloppe de jeune fille auparavant si résignée. Elle courut le long des créneaux, cherchant un passage à travers le gouffre qui s'ouvrait béant à ses pieds; mais rien, rien au-dessous d'elle, que deux cents pieds de dalles glissantes superposées à pic, et le bulbe qui dressait au bas ses arêtes tranchantes, ses prismes corrés; rien, pas même une aspérité pour s'y accrocher, s'y suspendre, fuir cette horrible prison, qu'enferment l'air, l'espace et la peur. Une secousse rapide et accompagnée de craquements profonds et sourds ébranla le donjon du sommet à sa base; la destruction l'enveloppa d'un réseau de lézards qui glanèrent, bruirent entre les pierres comme des serpents; une force invisible sembla balancer dans l'espace cette masse dont la colline attendait le choc avec effroi. Vasiliki se laissa tomber à genoux. La tête rejetée en arrière, les bras tendus, les poings serrés d'é-

foi qui préside aux actes de notre ministère. C'est donc ainsi qu'il comprenait l'exécution de la note du 16 décembre; le dictateur argentin pourra se jouer impunément de la volonté des deux cabinets qui la lui dictèrent, et sa fierté toute-puissante fera donc à jamais trembler les agents chargés de la lui imposer. C'est ce que nous devons croire en suivant la marche des événements qui nous entourent. Pour notre compte privé, comme Français, combien ne déplorons nous pas l'aveuglement de celui qui, au nom de la France et de l'humanité, aurait dû mettre son épée dans la balance.

Combien ne sommes nous pas honteux de l'inqualifiable emdescendance du comte de Lurde envers un pigmée qui chaque jour se fait plus arrogant parce que chaque jour nous nous faisons plus craintifs. Le rôle du ministre plénipotentiaire du roi des Français doit-il donc se borner à venir dans le Rio de la Plata, traîner sa nullité diplomatique dans les salons d'un assasin, ou prélasser son noble corps, sur les divans de son hôtel? Monneur le comte croit-il avoir assez fait en faveur de ces compatriotes malheureux, parce qu'il aura exclusivement donné tous les soirs de son esprit à savoir caresser artistiquement d'une main chatoyante la romantique barbe qui orne si bien sa figure; et suppose-t-il que l'orientale et cupide robe de chambre qui a l'honneur d'envelopper son très illustre corps, ait aussi le mérite de caractériser toujours un profond diplomate? C'est ce que nous ignorons; mais d'après les faits nous serions tentés de le croire, car depuis son arrivée dans le Rio de la Plata, que's sont en effet les actes du ministre diplomatique de France? Qu'a-t-il fait pour son pays et ses compatriotes? A-t-il obtenu la moindre part de justice pour ceux qui sont injustement persécutés par Rosas ou ses lieutenants? A-t-il obtenu la plus infime parcelle d'indemnité pour ceux qui ont été volés avec autant d'atrocité que de scandale? A-t-il été enfin de la moindre utilité aux malheurs de ceux qui ont été victimes innocentes d'un pouvoir tyrannique, extravagant et hors de toute loi morale et politique? Non, il n'a rien fait et il n'a rien obtenu. Son rôle plus que passif dans une question toute palpitante d'intérêts divers a été presque toujours ridicule, et cette dérision a été d'autant plus amère pour nous, qu'un ministre français qui s'était posé le 15 décembre dernier en Bayard, est venu le 1er avril suivant se travestir en Don Quichotte. M. de Lurde nous berça d'abord dans un beau rêve; nous crûmes voir en lui le terme de nos souffrances; nous le saluâmes avec enthousiasme et nous nous associâmes de cœur à ses missions. Elle était en effet noble et bien belle: venir sur une terre lointaine défendre les intérêts de l'humanité, de la civilisation et de la France était une mission magnifique; avoir à lutter contre la barbarie d'un misérable despote qui tous les jours ouille par ses crimes le sol qui malheureusement lui a donné le jour, était un rôle digne de notre représentant d'un ministre du gouvernement d'un peuple juste et brave; mais hélas ce n'était qu'une illusion qui bien vite s'est dissipée. M. le comte jouait simplement la comédie, ce que

— Je veux vivre, mon Dieu, sauve-moi.

Elle se pencha vers Osman, lui sourit, mais avec une expression effrayante d'idiotisme et de regret. Et la tour inclina sa masse surcilleuse qui depuis sept cents ans gémissait l'horizon. A la sentir manquer sous ses pas, à voir se pencher cette dernière couronne d'assises immobiles, la fée étend les bras pour saisir l'air irrémédiable, la fumée qui cède et s'envole, le créneau solide qui va s'abattre de tout son poids. A'ors le donjon se fendit comme un torrent de lave. On put voir un instant les cris lamentables que la victime laissait dans l'espace après elle; mais ils se confondirent bientôt avec le tumulte des ruines qui grandit, s'effrita, se dilata sous les nuées en détonations sourdes, d'où se détachèrent mi-le fantastiques gemissements. Les décombres palpitaient comme un cadavre encore chaud, s'apaisèrent... et tout fut dit.

Tout fut dit. Non pourtant, car Osman, sur la dernière pierre de la courtine que la tour n'avait pas entraînée, contempla le tombeau où gisait sa fiancée, se voila les yeux, étendit les bras au dessus de sa tête, se dressa, s'éleva et vint s'abattre au pied du roc sous une liane qui sifflait.

Le lendemain des soldats le relevèrent et le portèrent au camp. Bussy, dont la blessure commença à se fermer, reconnut son adversaire et obtint son corps de mon-

voulait l'acteur, il l'aura bientôt obtenu: égoïsme personnel, félicité individuelle, apparence d'être quelque chose quand on est moins que rien, et 72,000 francs d'engagement du directeur du théâtre. Voilà le mot de l'énigme.

Quant à M. le consul du roi Pichon, nous aurions bien d'autres choses à dire sur le compte de cet homme fatal, notre bouche ne se bornerait pas à faire entendre de vaines plaintes qui quoique justes n'en resteraient pas moins peut être infructueuses, mais notre voix s'éleverait pour l'accuser hautement d'une conduite qui est allée, même au delà des bornes de toute probabilité. Les actes de M. Pichon, appartenant aujourd'hui au domaine de l'histoire; ils sont de telle nature, que pour l'instruction des gouvernements et des gouvernés, il convient que ces méfaits soient connus. On apprendra comment un consul de France, oubliant toute espèce de devoirs et faisant abnégation de toute dignité, s'est laissé librement entraîner dans une criminelle erreur qui a déjà produit de si funestes conséquences et qui, si malheureusement elle se réalisait, coûterait encore la vie à 14,000 de ses compatriotes. M. Pichon enseignera à organiser la guerre civile entre citoyens, fera connaître les meilleurs moyens à employer pour suborner les populations, démontrera comment on compromet ses nationaux pour plus tard les abandonner lâchement, et enfin il fera voir comment on se sert de la félonie, de la bassesse et de l'ignominie, pour arriver au but que l'on se propose, c'est à dire trahir ses compatriotes. Les nations seront épouvantées de tant d'indignités; et dans ces éloquents et funestes précédents elles trouveront sans doute des leçons de sagesse.

Nous nous abstenons de parler de M. Marsieu de Clerval, troisième agent que la France a chargé du soin de la défense de ses compatriotes. Ce vieillard est digne plutôt d'être plaint que d'être incriminé. Nous le considérons comme une triste victime de suggestions perfides qui ont tout à fait égaré sa raison, et l'ont contraint à se jeter tête baissée dans une voie où certainement, il y a quelques années, il aurait rougi de se trouver. Les cheveux blancs de l'amiral nous commandent le respect, nous le lui accorderons. Toutefois, nous déplorons cette malheureuse disposition du cabinet français à charger de missions aussi importantes et revêtir d'un commandement général, des hommes qui, sans aucun doute, quand ils furent jeunes ont pu servir dignement leur pays, mais chez qui les glaces de la vieillesse ont détrempé toute chaleur du cœur, pour n'en faire désormais que les tristes instruments de la volonté d'autrui.

Hier au soir les musiques de la garnison se sont rendues, accompagnées d'une grande foule de peuple, chez M. le Ministre du Brésil pour lui rendre hommage de la détermination qu'il a prise à l'égard du blocus intimé par Rosas. De là, elles se sont rendues chez les divers représentants de la République.

Nous nous sommes trouvés mêlés à cette foule au moment

seigneur de Montpensier. Des parfumeurs italiens, chargés de l'ensevelir par le généreux mestre-de-camp, trouvèrent dans la main froide d'Osman la lettre de Vasiliki. Alors s'expliqua en partie l'apparition de Mélusine. On fit des fouilles à l'endroit où elle avait dû périr. On y retrouva Vasiliki sous les décombres, mais sanglante, mais horriblement défigurée. Elle obtint, grâce à Bussy, le bonheur inespéré d'être réunie à son amant dans un même tombeau. Aujourd'hui les jeunes filles de Lussignac dansent sur l'emplacement de la tour de Mélusine, et sur la sépulture de Vasiliki Paléologue et d'Osman.

L'armée catholique était partie. Un berger faisait paître ses moutons sur la pente d'un ravin, que les débris de la deuxième éccleste du château n'avaient pas entièrement recouvert. Près de lui, sous un roc tapissé de plantes grimpanes, un bruit se fit entendre, une porte s'ouvrit, et, penché sur un escalier humide, se montra une face de vieillard, presque décomposée par la mort. L'enfant trembla. L'apparition demanda de l'eau. Il courut en chercher au torrent, mais à son retour il trouva le spectre étendu sans mouvement, le front appuyé à terre. Le comte Hercule de Lussignac venait de rendre l'âme: l'impression de l'air extérieur l'avait tué.

où elle était devant la maison occupée par M. le Commodore Purvis. M. le Commodore parut plusieurs fois au balcon pour mêler ses vivats à ceux du peuple, une fois entre autres il prononça en langue espagnole le cri vivo la République Orientale.

Ces honneurs, ces vivats, ces démonstrations non équivoques de la satisfaction du peuple, pour la conduite de M. le Commodore, nous ont vivement émus, car nous avons pensé que, près delà, nous avions aussi un amiral, un consul qui pourraient entendre ces cris et qui n'avaient rien fait que pour attirer sur eux l'indignation publique. Un sentiment de honte nous a saisi, mais le peuple Oriental est venu nous l'arracher en repétant à plusieurs reprises vive la Légion Française, vive le peuple français.

DEPARTEMENT DE POLICE.

Le Chef Politique, et de Police du Département.

Avec autorisation supérieure ordonne.

Article 1er. Le lundi 18 septembre les lieutenants alcaldes de cette ville exigeront des propriétaires ou principaux locataires de chaque maison de leur quartier une relation écrite et signée de toutes les personnes qui vivent dans la maison qu'ils habitent, avec désignation d'âge, de sexe, de nationalité et de profession.

2. Dans les deux jours suivants les lieutenants alcaldes organiseront un relevé de leur quartier avec les dates qui contiennent les relations précitées, et conforme au modèle qu'ils doivent venir recevoir au bureau de la police.

3. Le propriétaire ou locataire qui sera trouvé en violation de la plus légère altération dans les conditions ou nombre de personnes qui vivent dans leur maison sera passible d'une peine discrétionnelle par jugement du gouvernement et selon les circonstances des faits.

4. Publiez par édits et dans les journaux pendant 3 jours.

Montevideo 14 septembre 1843.

ANDRES LARAS.

Le Chef Politique et de Police du Département.

Pour régler les diverses classes d'abatteurs chargeur, et porte-faix dans le sens des dispositions en vigueur avec autorisation supérieure ordonne.

Art. 1er. Le dimanche 17 du courant à midi, les abatteurs et marchands de marchés publics, et tous ceux qui s'occupent à vendre ou revendre des viandes fraîches légumes ou fruits secs, sans aucune exception se présenteront à la police.

2. Le même jour à 3 heures de l'après midi se présenteront à la police les chargeurs et porte-faix sans exception.

3. N'importe lequel de ceux compris dans les articles antérieurs qui ne se rendrait pas à cet appel le jour et l'heure indiqués demeure dans l'impossibilité d'exercer aucune de ces professions.

4. Faites savoir, par les commissaires respectifs, publiez par décrets et dans les journaux, pendant 3 jours.

Montevideo 14 septembre 1843.

ANDRES LARAS.

NOUVELLES DU SOIR.

On dit dans la Constitution;

On assure, mais nous ne savons avec quel fondement, que M. le consul Hamiton, des Etats Unis, a exigé une explication catégorique du gouvernement de Rosas, ou de son amiral, sur la nature de cette guerre, avant de répondre à l'intimation qu'il lui a faite du bûcher, c'est-à-dire qu'il veut savoir d'abord, comment Rosas considère cette lutte, si c'est, comme civile ou comme étrangère, pour résoudre suivant ses instructions.

—Les navires de Brown, qui étaient mouillés en face de ce port, ont mis à la voile aujourd'hui à midi, se dirigeant au Sud.

FRANCE.

M. MASSIEU DE CLERVAL AU BRÉSIL.

ROMANCIER.

Connaissez-vous ce pays, où les lianes se suspendent aux

larges branches des cocotiers. Vos pieds, o bel étranger, ont-ils foulé cette terre parfumée de fleurs comme un jardin? La bas les bengalis chantent sous les tulipiers, et les cardinaux écarlates se bercent aux rameaux flexibles des passiflores. C'est Montevideo l'espagnole.

Entre Rio Janeiro et Buenos Ayres, c'est une ville active et brillante. Quinze mille français l'habitent, ceux-là sont venus des vignes de la Provence, et ceux-ci des pittoresques de la Normandie; ils se sont fait une nouvelle patrie sur les rivages américains, et lorsqu'on aborde dans la riche cité, on croit n'avoir pas quitté la France.

Quel est ce bruit dans la plaine? quels sont ces cris dans la campagne? Ce n'est pas l'heure de repas encore, et voilà les travailleurs qui délaissent les canars à sucre; ce n'est pas l'instant des danses et voici que les bergers abandonnent leurs troupeaux ruminants. Où vont-ils?

Des cavaliers galopent sur leurs pas; on entend un bruit sourd et lointain comme les décharges de l'artillerie; de grandes clartés illuminent l'horizon, on dirait qu'un autre soleil se lève et marche à la rencontre du nôtre. Des gerbes d'étoiles l'accompagnent; quelles lueurs immenses! Les taureaux sauvés s'échappent en beuglant. Malheur à ce soleil nouveau, c'est l'incendie!

Les bergers fuient, mais les cavaliers arrivent armés de longues lances; les plus agiles s'approchent des murs; mais les balles les renversent. Les vieillards sont jetés aux pieds des chevaux; les jeunes filles sont emportées sur leur croupe fumante; les hommes sont tués. Les fermes brûlent, les bois s'enflamment. Citoyens, fermez les portes de la ville et courez aux remparts. Ce sont les horres de Rosas!

L'incendie, comme un message, précède son armée. L'armée se rue à sa suite; Montevideo est cernée. La ville active et florissante voit une ceinture de canons s'arrondir autour d'elle. Elle compte quinze mille français dans ses murs; ce sont des négociants, leurs fermiers, leurs enfants. Ils n'ont point d'armes. Que la Madone les protège. M. Massieu de Clerval ne les protégera pas.

M. Massieu de Clerval est à Rio-Janeiro, la nonchalante. M. Massieu de Clerval attend M. le prince de Joinville; il dîne chez l'empereur; et le soir il écoute les romances que chante au piano la princesse Juanaria, la brune créole.

La mer est calme, et sa frégate est belle; elle a deux fortes rangées de canons et une armure de fer. Sa calle est pleine de boulets, sa suite bave de poudre. Qu'on tourne le gouvernail, que les voiles glissent sur les mâts, et l'orgueilleuse frégate volera vers Montevideo.

Mais le gouvernail est enroué à la poupe, les voiles sont attachées aux vergues. M. Massieu de Clerval fume les cigares indiens et se balanco dans son hamac; parfois il demande aux vigies si elles ne voient rien venir à l'horizon. Il attend M. le prince de Joinville.

Les messagers accourent. Chaque jour amène le sien. Amiral! amiral! amiral! Venez vite! vous n'avez pas trop de toutes vos voiles; il y a là bas une population de quinze mille français qui s'émeuvent. Une armée de bandits s'agit autour de'elle. Chaque heure lui voit faire en 125. Dans quelques jours peut être elle nous attaquera! L'incendie consume nos propriétés. Venez à notre aide. Comme vous nous sommes français.

M. Massieu de Clerval, l'amiral, fume toujours. Quo'ici veulent ces importuns qui, chaque jour, lui font perdre une heure de repos! L'empereur l'appelle en son palais. Une fête s'apprête; il en sera. Que lui, l'amiral, aille à Montevideo! Que faire, s'il vous plaît? sauver une population française! M. le prince de Joinville est en route.... Il l'attend.

Rio Janeiro l'indolente est toute pavoisée. L'empereur

fête l'anniversaire de son couronnement. Le rhum cède pour les nègres; les glaces circulent pour les blanches. On danse partout. Quel est cet homme revêtu d'un si riche costume brodé d'or? Une épée pend à sa ceinture. Un état major l'accompagne; c'est l'amiral Massieu du Clerval. Il se rend au bal de la cour.

Montevideo est en deuil. Le canon gronde, la fusillade pétille. Les troupes de l'Uruguay sont en défilé. Rosas triomphe. Les cloches sonnent le tocsin. La population court dans les églises; les femmes pleurent et se lamentent. Des armes! des armes pour se défendre. Des armes pour combattre, vaincre ou mourir.

Qu'y a-t-il dans le port? Un brick et une canonnière. Deux petits navires. Cent cinquante marins à peine!!! N'importe, ils descendent, leurs officiers en tête. Ils se mettent devant les femmes et se feront tuer pour les français de Montevideo.

Le jour succède à la nuit, et la fête dure encore à Rio Janeiro. Les femmes parées valsent aux sons d'un orchestre retentissant. M. Massieu de Clerval boit au long règne de l'Empereur, à l'union fortunée de la princesse et du prince qu'il attend toujours!

Un dernier message arrive encore! "hâtez-vous, dit il, notre heure suprême va sonner. Quinze mille français attendent la mort. Rosas touche aux portes de la ville." L'ancre est enfin levée; les voiles se gonflent au vent. L'amiral, en soupirant, a donné l'ordre de partir. Il quitte la Capoue du Brésil. Pourquoi M. de Joinville s'est-il fait attendre?

Va donc, belle frégate; va's impatiente sur l'océan. Va! Peut-être trouveras-tu Montevideo brûlée, et sur ses cendres fumantes Rosas debout, le pied sur le drapeau tricolore rouge du sang de quinze mille Français!!!

(Cherissari.)

VARIETES.

PHYSIOLOGIE.

DE L'ETUDIANT.

CHAPITRE III.

Du cigare considéré dans ses rapports avec le Code civil.

(Suite.)

Le jeune étudiant qui débute dans le Code civil (*titre premier, jouissance des droits civils*) commence par jouir de ses droits de citoyen en achetant un cigare de quatre sous, le plus gros et le plus noir qu'il peut trouver; — mais hélas! les effets les plus prompts et les plus déplorables prouvent au néophyte que le tabac n'est pas seulement une plante narcotique! Aussi est-ce avec un air d'envie que l'apprenti-fumeur admire les exercices de l'étudiant de septième année, qui fume vingt trois cigares dans sa journée! — Jugez de la stupefaction du novice, quand il voit son maître fumer par le nez, — et même par les oreilles! — Le jeune adepte-fumeur est obligé d'aller graduellement, et de se mettre d'abord aux petites cigarettes formées avec des feuilles de rose, ou autres plantes qui n'ont pas une action directe et immédiate sur le cœur et sur l'estomac.

C'est humiliant, mais c'est de rigueur! — Quand l'étudiant arrive vers l'article 390, qui traite de l'émancipation, il se risque à se lancer dans le véritable tigre de la régie.

Et une fois qu'il arrive à l'article 488, qui déclare formellement qu'à vingt et un ans on est capable de tous les actes de la vie civile, notre jeune Français achète décidément une pipe, qu'il s'occupe à calotter avec tous les soins que mérite ce travail important.

Bref: à mesure que l'étudiant avance dans le Code civil, il découvre quelque nouvelle manière d'employer le tabac; et s'il n'est pas encore arrivé à le mâcher, à l'instar des marins et des tambours de la garde nationale, c'est que le Code civil n'a que 2251 articles, — et c'est fort heureux!

Qu'on dise encore que l'étude du Code civil se borne à

rien ;—vous voyez que cela conduit à passer au moins bachelier en cigares et licencié en pipes.

L'étudiant en médecine prend ses degrés bien plus promptement encore que l'étudiant en droit, attendu que les études anatomiques, si elles ont un charme, n'ont pas du moins celui de charmer l'odorat, et le tabac remplace avantageusement l'eau de Cologne.—Aussi l'étudiant en médecine, obligé de se parfumer presque du matin au soir, méprise-t-il souverainement le charlatanisme du cigare, bon tout au plus pour des rhétoriciens ou des femmes de lettres ! Ce qu'il lui faut, à lui, c'est une bonne et vaste pipe, qui engloûtisse dans ses larges flancs un demi-kilogramme de tabac de caporal.

Avec un ustensile pareil on peut fumer tranquillement depuis le déjeuner jusqu'au dîner, et quelquefois même, le déjeuner et le dîner sont-ils compris dans cette pipe monstre.—surtout du 20 au 30 de chaque mois, quand les fonds sont excoëstivement rares, et qu'on n'a plus de crédit que chez les marchands de tabac.—C'est une manière de prendre ses repas en respirant !

Dans toute fête donnée par un étudiant, le cigare joue le premier rôle ;—très souvent même il arrive qu'il joue tous les rôles, et qu'il compose à lui seul les diverses classes de rafraîchissements.

Aussi, en général, les dames et demoiselles qui fréquentent ces soirées nocturnes ont reconnu la nécessité de se familiariser au moins avec le cigare, et toute étudiante pur sang fume son petit cigare de manière à faire envie aux femmes de lettres les plus célèbres.

Les lions du quartier latin ont aussi admis en principe d'hygiène que le tabac est excellent pour la conservation des dents ; seulement : au lieu de s'en frotter légèrement les gencives, elles le fument complètement ; voilà toute la différence.—Mais le gouvernement n'y trouve rien à redire,—au contraire !

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 15 septembre.

Une goëlette et un lançon de Maldonado.
En vue deux goëlettes à l'Est, une barque prussienne au S. O. et un brick à l'Est.

ADAISQUIDÈ ETA HERRITAR MAITIAK.

Noyetaero tyrano falzo eta odol ichurtgale hec monatgaleen guntienian ruinatcoco et exterminatcoco cer éguindu Consulac, gur tranquillisarasteco? demendren gaucarié ! ex tremitate pènee hortan adregatu guinenian amirantari, galdeitaco soccorri eta protectione proposatu gaucun lekou houuen houatia : arpostulhorrec gure bihotza erdirat cituyen nre goidicien moyen bat baicie gure burien libratcoco : moyen hora cen harmen hartcia eta harmatiac guris.

Mandatu falzu eta moyen guciez trompatu duté gurè erregeren govornia; gure erregeruez guitu abandonstcen ahal, ceren ez baitaqu cer casuz harmac hartu ditugun. Yaun Pichonec, menazatcen guitu haren protectioniareen galciac : cer protectione icudugu bechar guindiemana eta galdeguitenguinuyenian ! cer eguin du Consulac, momento beretic, gure contra sheltien guciac berac eman onduan hermatcoco ideya.

Tromptoric conuula, abandonstnic Amiralaz, cer eguin beharquinuyen ? Harmatu, gurè buruyen defendiatcoco ez batero doin ceren necessario baitce gure burien defendiatcoco, goure hurren, goure emasten eta familiarien.

Aiciadariae hautatu tutenyé; aicindari hoc etcitoaxtété abandonatuco Yaun Pichonec. becala, cuyen intresez arha icanendouté sustengatuco duté borthizqui cuyen intereac yusto don becala, obténirico duté gurè ministrouetarie legore possible diron guciac gure guerocaco tranquillitianteat.

Yaun Pichonec, trompatu guiti aldibat, gurè ecngutenduté haren sihestia gure ana-

yen lepho motzalic baythen nord; sidateco bolaco guiconbati, norda qui trompatuco guituyenex harriz érè, haren conductac sin- haterat emaytendú, ezdecagn bgraz casuric eguin falzu eta ezdous horietaz.

Erregeren govornac ez tu nahi, hamabort mila berè haurretarie ican ditetzen guicon harten capricaren azpian guti merèchitu dien guro confiangn.

Gurè hocac adinrac tugu princè Joinvilly, haur pare gabè francisco hari, hartan phausa tudugu gure sihestia, eta guro mandatari si- dela icanenda gure erreger yaunian érècian argurguira haren protectione handisz igourica decagnon confiantci-quin goure princian demarthen fruton, icanguiterten azcar, fidel eta unione humiani, icanguiten oryartian ican guiren becala, fier gurè conductaz.

Logionariac socoula beno azcarquingo cuyen aicindariez ican cacuyo harten confiantci; hec, etziuztété trompatuca, etcaciela belhurric ican melatchuyer colera hundi haterac eguin araztendiens cofnec ez baituta merèchi miz orrenric balcié guisa hortan cuyen intentioneac falzuqui ecngutaraciac ican dira gure erregeri.

Guraye beraz, ican gut-n ndi-quitè eta ican decagnon confiantca moyen hortaz harrut, sico dugu gure gainian silanquerie b-icie eguita ez duyens, berò devarra cielnric gure escu emaytia, behar ordoyetin laguntcia.

Ican cacuye beraz confiantca cuyen aicindariatan ez dute faltarie eguinero cernahi oc- casionetan.

AVIS DIVERS

Dimanche prochain, 17 septembre 1843.

Bal dans la salle de Martin Cazenave, au bénéfice de MM. Brunel, Felix et David, qui ne négligeront rien pour que les amateurs soient satisfaits.

L'orchestre sera composé comme par le passé et il exécutera des quadrilles, valse et galops nouvellement arrivés de France.

Le bal aura lieu tous les dimanches et jours de fête depuis 2 heures de l'après midi jusqu'à huit heures du soir.

Prix d'entrée 12 veintains.

Le directeur de la salle
BRUNEL.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE A MONTEVIDEO.

Le brick français le *Baptistain*, de Marseille, sous le commandement de M. Ginié a besoin de 800 patacons plus ou moins pour subvenir aux dépenses nécessaires à son entretien et à celui de son équipage. Le dit emprunt est autorisé par M. Le Consul général de France en cette résidence.

Cet emprunt sera affecté sur quille, agrès et apparaux du *Baptistain* et sera remboursable à l'arrivée de ce navire à Marseille, son port d'armement.

Les soumissions devront être déposées dans la boîte aux lettres de la Chancellerie de ce Consulat, où l'ouverture en sera faite le jeudi, vingt-un du courant, à l'heure de midi, par M. le Consul général de France en présence des intéressés.

Montevideo le 14 septembre 1843.

Le Chancelier intérimaire,
ARSENE ISABELLE.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n° 342. Tele-

mnquo français Espagnol, et Espagnol français reliuro trece riche ; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Géomorphie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau. Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques réparées. Mathématiques. Grammaire de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1410 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond :

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale ; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de nos profugos à arrêter le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin ; il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1.er juillet 1843 : le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donc à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

A VENDRE.

Un magasin et buisserie pouvant servir à tous états. On donnera des facilités pour le paiement. S'adresser maison Pernin à M. C. Traut.

AVIS

Au public et aux personnes qui ont des relations avec M. Francisco Marie, qu'il a transféré son établissement de meubles de la rue du Cerrito, cuadro de San Francisco, à celle de Soñan, 83, près celle du 25 de mai, une cuadro plus bas que la maison du gouvernement. On trouvera dans son établissement un grand assortiment de meubles riches et modernes.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE A MONTEVIDEO.

Le brick français l'Indien de Rouen, sous le commandement de M. Frémont, a besoin de 2500 piastres courantes, plus ou moins, pour subvenir aux dépenses nécessaires pour ses séparations, le dit emprunt est autorisé par M. le Consul général de France.

Cet emprunt sera affecté sur quille, agrès et apparaux du dit brick l'Indien. Il sera remboursable chez l'armateur à Rouen, si ce bâtiment trouve un fret pour France, ou à Montevideo, dans le délai de cinq mois à partir de la date du contrat, s'il est employé à la navigation de Rio à Buenos Ayres, faisant échelle à Montevideo, ou destiné à un voyage sur les côtes du Chili avec retour en ce port.

Les soumissions devront être déposées en la boîte aux lettres de la chancellerie de ce consulat où l'ouverture en sera faite le mardi dix neuf septembre, à l'heure de midi, par M. le Consul général de France, en présence des intéressés.

Montevideo le 12 Septembre 1843.

Le Chancelier intérimaire
ARSENE ISABELLE.

Le Gerant, J. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cárceas No. 4.